

REVUE DE
LINGUISTIQUE
FRANÇAISE
DIACHRONIQUE

9
2022

DIACHRONIQUES

TRADUCTION
ET DIACHRONIE

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

TRADUCTION ET DIACHRONIE

Michaut, Pauphilet... et Bédier : la querelle d'Aucassin et Nicolette · Alain Corbellari

HILLA KARAS & HAVA BAT-ZEEV SHYLDKROT

Traduction et diachronie : enjeux théoriques

THIERRY PONCHON

L'expression de la modalité épistémique dans la traduction par Jean de Meun (*Li Livres de confort de Philosophie*) de la *Consolatio Philosophiæ* de Boèce

REVITAL REFAEL-VIVANTE

Préface du traducteur hébreu médiéval aux œuvres littéraires étrangères au Moyen Âge

TOVI BIBRING

« Quand les loups étaient trilingues » : questions de traduction et d'interprétation d'une fable médiévale

ALAIN CORBELLARI

Michaut, Pauphilet... et Bédier : la querelle d'*Aucassin et Nicolette*

NITSA BEN-ARI

Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut

SARA RALIĆ

Métanarration, métalepse et métalangage dans l'œuvre de David Albahari et la voix de ses traducteurs

OLIVIER SOUTET

Traduire pour lire, traduire pour dire. Quelques considérations linguistiques sur le rôle de la traduction du missel de Trente au missel de Vatican II

ISBN de ce PDF :
979-10-231-3097-3

Diachroniques

n° 9 – 2022

Revue de linguistique française diachronique

Traduction et diachronie

Traduction et diachronie

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Les SUP sont un service général de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN édition papier : 979-10-231-0694-7
© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN de ce PDF : 979-10-231-3097-3
© Sorbonne Université Presses, 2023

Mise en page 3d2s (Paris)/Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

MICHAUT, PAUPHILET... ET BÉDIER :
LA QUERELLE D'AUCASSIN ET NICOLETTE

Alain Corbellari
Universités de Lausanne et de Neuchâtel

À la fin de la « note préliminaire » qui introduit sa traduction d'*Aucassin et Nicolette*, en 1932, Albert Pauphilet écrit :

le même souci de vérité nous a conduit, dans ce petit livre, à fuir autant que possible le style archaïsant, simpliste et attendri qu'il est de mode aujourd'hui d'appliquer à tous les textes du Moyen Âge. Il semble qu'on ait trop imité certain exemple admirable mais qui devait rester unique¹.

L'allusion à l'« exemple admirable » est aisée à décrypter : c'est évidemment au *Roman de Tristan et Iseut* de Joseph Bédier, paru en 1900, que fait allusion Pauphilet, lequel a dit ailleurs l'admiration qu'il vouait à ce chef-d'œuvre, en même temps que les limites dans lesquelles il convenait, selon lui, de saluer cette réussite :

Je crois que pour comprendre le singulier travail de Bédier, il faut le placer à son temps, dans l'ambiance où il a été fait, le rapprocher du mouvement poétique de la fin du XIX^e siècle. L'équivoque de son Iseut amoureuse et liliale, barbare et pieuse, c'est bien de ce temps-là. Moyen Âge symboliste, Iseut au jardin de l'Infante, ... sœur quelque peu des Mélisande et des Mélissinde de Tripoli. Le roman de Bédier est sans doute un peu trop uniformément idéaliste, trop en figures de vitrail ; il nous évoque un Moyen Âge tout vertueux, noble et fidèle, dont les violences ne sont que justice et où l'amour ne sourit pas.

1 *Aucassin et Nicolette* suivi des *Contes du jongleur*, trad. de l'ancien fr. par Albert Pauphilet [1932], Alfortville, H. Piazza, 1964, p. 11-12.

Mais pourquoi n'ajouterais-je pas que tel qu'il était, malgré et plutôt à cause de son inexactitude même, ce fut un des grands livres de notre jeunesse ? Nous y regardons de plus près maintenant, mais alors nous n'avions pas souci de Béroul ; le conte « d'amour et de mort » avait en soi de quoi préfigurer les destinées exceptionnelles et douloureuses où se croyait condamnée toute jeune âme effleurée par l'amour. Et par le détour du pessimisme moderne, il nous ramenait tout de même au Moyen Âge.

Il offrait à nos crédulités le plaisir trouble de reconnaître dans un très vieux récit nos plus intimes velléités, et dans l'engouement nostalgique qui porta bon nombre d'entre nous vers le Moyen Âge, il y avait quelque désir de nous retrouver nous-mêmes.

[...] Il n'est pas certain, en tout cas, que le vaste édifice des *Légendes épiques* supporte mieux l'épreuve du temps que l'exquis petit conte. Et le *Tristan* aussi a servi efficacement, à sa manière, les études médiévales. Somme toute, il n'est pas plus faux que les *Légendes épiques*, et il a tant de charme².

Pour Pauphilet, il y a bien un miracle du *Roman de Tristan et Iseut*, mais c'est un miracle fragile ; il suffirait de peu de chose pour le faire sombrer dans le ridicule ou la niaiserie, et sans doute le temps joue-t-il contre lui : un jour viendra – et semble même, aux yeux de Pauphilet, être déjà venu – où la langue dans laquelle il a été écrit, malgré toutes les précautions prises par Bédier pour la rendre « intemporelle », paraîtra irrémédiablement vieillie.

Sans vouloir reprendre en détail une démonstration à laquelle je me suis déjà livré ailleurs³, je rappellerai ici que le succès du roman de Bédier ne commença de susciter des imitateurs nombreux qu'aux lendemains

2 Albert Pauphilet, *Le Legs du Moyen Âge. Études de littérature médiévale*, Melun, Librairie d'Argences, 1949, p. 140-141. Pour les références de l'adaptation tristanienne donnée par Bédier, voir *infra*, note 13.

3 Alain Corbellari, *Le Philologue et son double. Études de réception médiévale*, Paris, Classiques Garnier, 2014. En particulier « Traduire l'ancien français en français moderne. Petit historique d'une quête inachevable », p. 205-218 ; « *Le Roman de Tristan et Iseut*: contexte et avatars », p. 243-262 ; « L'adaptation de la *geste de Guillaume* par Paul Tuffrau, ou de l'influence de Joseph Bédier sur la collection des "épopées et légendes" des éditions Piazza », p. 285-298 ; et « La littérature arthurienne et ses adaptations dans la France de l'entre-deux-guerres », p. 299-327.

de la première guerre mondiale, c'est-à-dire une vingtaine d'années après sa publication, alors que ce que j'ai appelé « l'entente cordiale des médiévistes⁴ », à savoir le rapprochement des médiévistes français et anglo-saxons, commençait de porter ses fruits, en popularisant vraiment en France une matière arthurienne jusque-là essentiellement célébrée outre-Manche et outre-Atlantique. Dès lors, il ne s'est presque pas trouvé une seule traduction ou adaptation de littérature médiévale française qui ne se soit faite sans se référer au *Tristan* de Bédier, perpétuant une « langue traductrice » spécifiquement « bédieriste ». Celle-ci resta de mise jusqu'aux années 1970, époque à laquelle le recours à une langue plus actuelle a fini par s'imposer, sans que ne se dégage pour autant un nouveau paradigme porté par le succès d'une traduction plus récente reconnue comme modèle⁵. Il est vrai que c'est à la même période qu'a commencé à se répandre la pratique des éditions bilingues, de sorte que les traductions, devenues béquilles plutôt que recreations, s'en sont trouvées, peut-être définitivement, minorisées, les traductions de textes médiévaux éditées sans la mise en regard de l'original étant en effet devenues extrêmement rares. Vue d'aujourd'hui, la remarque de Pauphilet prétendant qu'on y aurait « regardé de plus près » dès les années 1930 apparaît donc bien relative : en 1939, dans *L'Amour et l'Occident*, Denis de Rougemont citait certes directement Bérout, mais ne s'appuyait pas moins, en même temps, sur Bédier qu'il ne semblait pas considérer comme ayant trahi le romancier du XII^e siècle ; n'écrivait-il pas, citant la formule initiale du roman de Bédier (« Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ? ») que « ce début du *Tristan* de Bédier doit passer pour le type idéal de la première phrase d'un roman⁶ » ? La distance prise par Pauphilet reflète donc sans doute davantage un point de vue personnel qu'un éloignement réel du public cultivé à l'égard de la langue du *Tristan* de Bédier. Le fait est que, au-delà d'une réflexion sur la langue, la vraie rupture avec la pratique bédieriste est venue, dans les années 1970, du triomphe des éditions bilingues

4 *Ibid.*, p. 299.

5 Pour une vue d'ensemble plus compréhensive, voir Hilla Karas et Alain Corbellari, « Les littératures médiévales », dans Yves Chevrel, Lieven D'hulst et Christine Lombez (dir.), *Histoire des traductions en langue française*, Lagrasse, Verdier, [t. III], *XIX^e siècle (1815-1914)*, 2012, p. 230-250.

6 Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident* [1939], Paris, 10-18, 1986, p. 15.

qui, comme l'a bien montré Hilla Karas (et ce précisément à partir de l'exemple d'*Aucassin et Nicolette*⁷), ont profondément modifié les enjeux de la traduction de l'ancien français en français moderne.

Il n'était pas dans mon intention de dire que le règne de Bédier, entre 1920 et 1970, avait été absolu. Le *Tristan* d'André Mary, en particulier, par sa langue « baroque » (comme la qualifiait Denis de Rougemont⁸) et son exubérance plus proche du moyen français du xv^e siècle que de la langue racinienne de Bédier, montrait bien, dès 1937, que d'autres options traductrices étaient possibles, mais elles sont restées minoritaires jusqu'aux années 1970.

138

Il était toutefois, parmi les dissidents, un traducteur que j'avais oublié, l'ayant d'autant moins soupçonné qu'il avait publié son *Aucassin et Nicolette* chez Piazza, l'éditeur dont Bédier, directeur officieux de la collection des « Épopées et légendes », avait fait la fortune en publiant chez lui, outre son *Tristan*, sa *Chanson de Roland* (1922) et sa *Châtelaine de Vergy* (1927) ; un auteur que j'aurais eu pourtant bien des raisons d'examiner de près, puisqu'il ne s'agissait de nul autre que d'Albert Pauphilet !

De fait, en saluant dès 1932, et de la manière ambiguë que l'on a vu, la réussite de Bédier qu'il aurait mieux valu ne pas imiter, Pauphilet disqualifiait sans ménagement une production florissante qui était encore loin, à cette date, d'avoir produit tous ses fruits. Il infligeait du même coup un camouflet à son propre éditeur dont bien des titres se trouvaient englobés dans ce discret anathème. Force m'était d'aller y regarder de plus près, tâche d'autant plus intéressante qu'elle me permettait du même coup d'évoquer une autre traduction que je citais déjà incidemment, mais à laquelle je ne m'étais jusqu'ici qu'assez peu intéressé : celle d'*Aucassin et Nicolette* procurée en 1901 par Gustave Michaut et préfacée... par Joseph Bédier⁹.

7 Hilla Karas, « Le statut de la traduction dans les éditions bilingues : de l'interprétation au commentaire », *Palimpsestes*, 20, 2007, p. 137-160.

8 Denis de Rougemont, préface à *Tristan. La merveilleuse histoire de Tristan et Iseut et de leurs folles amours, restituée en son ensemble et nouvellement écrite dans l'esprit des grands conteurs d'autrefois*, adapt. de l'ancien fr. par André Mary, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1973, p. 22.

9 *Aucassin et Nicolette. Chante-fable du xii^e siècle*, mise en fr. moderne par Gustave Michaut, préface de Joseph Bédier, Paris, Fontemoing, 1901.

Précisons d'emblée que la traduction de Michaut, très précoce et constituant sans doute la première en date des reprises « bédieristes » de littérature française médiévale, eut l'honneur d'une réédition de luxe chez Piazza en 1929¹⁰, mais dépourvue de la préface de Bédier, alors que c'est, selon toute vraisemblance, sur la recommandation de ce dernier que Piazza accepta de reprendre la traduction de Michaut.

Il est donc extrêmement tentant de supposer que l'*Aucassin et Nicolette* de Pauphilet, publié seulement trois ans plus tard, lui répondait directement et la visait peut-être plus que toute autre au travers de l'évocation des héritiers malencontreux de Bédier. Au risque de passer ici à la fois pour trop partiel et pour trop partial, c'est donc essentiellement à la comparaison de ces deux traductions que se consacrera la présente contribution, non que les autres traductions d'*Aucassin et Nicolette* m'aient paru dépourvues d'intérêt, mais parce que, dans l'attente d'une étude plus vaste qu'il faudra bien mener un jour sur la réception moderne, particulièrement riche, de ce texte singulier, cette confrontation m'a semblé particulièrement exemplaire.

De huit ans le cadet de Bédier, Gustave Michaut (1870-1946) était, comme lui (et comme Pauphilet), un universitaire. Ce n'était toutefois pas un médiéviste spécialisé : professeur d'éloquence française en Sorbonne, il écrivit sur Molière, Sainte-Beuve, Montaigne et La Fontaine, et publia des éditions de Marc-Aurèle et de Pascal. Au moment où paraît son *Aucassin et Nicolette*, en 1901, il est toutefois encore professeur à l'Université de Fribourg, où Bédier lui-même avait été, douze ans auparavant, le premier enseignant de littérature française ; une certaine solidarité fribourgeoise a donc probablement joué dans le rapprochement des deux érudits.

La brève préface de Bédier est construite en deux parties : l'auteur du *Roman de Tristan et Iseut* propose tout d'abord une rapide synthèse sur le texte, auquel il attribue « une naïveté calculée¹¹ », dans la droite ligne de sa propre réhabilitation des grandes œuvres de la littérature médiévale, dont il a toujours à cœur de montrer qu'elles jouent volontiers à paraître

10 *Aucassin et Nicolette. Chante-fable du XI^e siècle*, mise en fr. moderne par Gustave Michaut, illustrations de Léon Carré, Paris, H. Piazza, 2^e éd., 1929.

11 Joseph Bédier, « Préface à *Aucassin et Nicolette* » [1901], reprise dans *Philologie et humanisme. Articles et préfaces inédits en volume*, éd. Alain Corbellari, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 153.

plus simples qu'elles ne le sont : « l'historiette est naïve », écrit-il, « mais non puérite »¹².

Dans la seconde partie de sa préface, Bédier propose, à travers un éloge du travail de Michaut, un plaidoyer *pro domo sua* dans lequel il justifie sa propre entreprise traductrice, dont il ne soupçonne sans doute pas encore, à ce moment, à quel point elle va faire école. On notera en particulier la reprise d'un principe – « Pour ce qui est des édifices du Moyen Âge, il faut conserver le plus possible, réparer le moins possible, ne restaurer à aucun prix » – que Bédier attribue à Adolphe-Napoléon Didron et qu'il rappellera vingt ans plus tard dans l'avant-propos à sa propre traduction de *La Chanson de Roland*¹³.

140 Le ton « bédieriste » utilisé par Michaut est évident dès les premières lignes de sa traduction :

Qui veut ouïr de bons vers,
Sur la joie, le triste deuil
De deux beaux petits enfants,
Nicolette et Aucassin,
Les grand'peines qu'il souffrit
Et les prouesses qu'il fit
Pour sa mie au clair visage¹⁴ ?

Il est à peine nécessaire de rappeler le prologue du roman de Bédier, dont Michaut se souvient à l'évidence :

12 *Ibid.* Notons en passant cette idée typiquement bédieriste d'une littérature médiévale plus savante qu'elle n'en a l'air, point de vue qui sera repris par Michel Zink (*Le Moyen Âge et ses chansons. Un passé en trompe-l'œil*, Paris, Éditions De Fallois, 1996, *passim* et spécialement p. 154-160).

13 Didron, dans ses *Annales archéologiques*, écrivait plus exactement : « En fait de monuments anciens, il vaut mieux consolider que réparer, mieux réparer que restaurer, mieux restaurer que refaire, mieux refaire qu'embellir. » (« Réparation de la cathédrale de Paris », par MM. le comte de Montalembert et Didron, 1845, p. 123.) *La Chanson de Roland*, publ. d'après le ms. d'Oxford et trad. par Joseph Bédier, Paris, H. Piazza, 1922, p. IX-X.

14 *Aucassin et Nicolette*, éd. Michaut (1901), n.p.

Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ? C'est de Tristan et d'Iseut la reine. Écoutez comment à grand'joie, à grand deuil ils s'aimèrent, puis en moururent un même jour, lui par elle, elle par lui¹⁵.

Certes, Michaut est ici aidé par le fait qu'il utilise l'édition critique d'Hermann Suchier¹⁶, qui corrigeait le deuxième vers de ce texte transmis par un unique manuscrit d'une manière qu'aucun éditeur postérieur n'a adoptée¹⁷. À la formule « del deport du viel antif », c'est-à-dire, littéralement, « issu du divertissement d'un vieil ancien », Suchier avait en effet cru bon de substituer la leçon conjecturale « del deport, du duel caitif », et on a l'impression que Michaut saute ici sur l'aubaine de se rapprocher du ton du prologue de Bédier. Pauphilet, en 1932, utilisera l'édition de Mario Roques, qui revenait à la lettre du manuscrit¹⁸, mais édulcorera légèrement le texte : sa traduction, « chef d'œuvre d'un conteur de jadis¹⁹ », rehausse un peu abusivement l'idée amusante mais légèrement triviale du « divertissement ». Auteur de la première édition critique bilingue, Jean Dufournet traduira, en 1973, avec plus d'exactitude : « que pour se divertir, un vieux bonhomme écrivit²⁰ ».

Remarquons également le verbe *ouïr* utilisé par Michaut, là où l'auteur du *Roman de Tristan et Iseut* n'hésitait pas à user d'un plus moderne *entendre*, et

- 15 *Le Roman de Tristan et Iseut: reconstitué d'après les poèmes français du XI^e siècle*, adapt. Joseph Bédier, illustrations de Robert Engels, Paris, H. Piazza, 1900; *Le Roman de Tristan et Iseut*, adapt. Joseph Bédier, éd. Alain Corbellari, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2012, p. 15.
- 16 *Aucassin und Nicolete. Neu nach der Handschrift mit Paradigmen und Glossar*, éd. Hermann Suchier, Paderborn, F. Schöningh, 1878.
- 17 Gaston Raynaud jugeait déjà cette correction « difficile à admettre et inutile » (compte rendu d'*Aucassin et Nicolette. Chante-fable du XII^e siècle*, trad. Alexandre Bida, révision du texte original et préface par Gaston Paris, Paris, Hachette, 1878, et de l'édition donnée par H. Suchier [voir *supra*], *Bibliothèque de l'École des chartes*, 40, 1879, p.96-100, ici p. 99).
- 18 *Aucassin et Nicolette. Chantefable du XIII^e siècle*, éd. Mario Roques, Paris, É. Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 2^e éd. revue, 1929.
- 19 *Aucassin et Nicolette* suivi des *Contes du jongleur*, trad. cit., p. 17.
- 20 *Aucassin et Nicolette. Édition critique*, éd. et trad. Jean Dufournet, Paris, Garnier-Flammarion, coll. « GF », 1973, p. 43.

la forme *sa mie* dont la préciosité reproduit la classique mécompréhension (ici le non-spécialiste se trahit) de la forme médiévale *s'amie*.

La lecture des premières lignes du premier chapitre en prose de la version de Michaut confirme le goût de ce dernier pour un archaïsme légèrement plus appuyé que celui de Bédier :

Le comte Bougart de Valence faisait guerre au comte Garin de Beaucaire, si grande et si merveilleuse & si mortelle, qu'un seul jour ne se levait qu'il ne fût aux portes & aux murs & aux barres de la ville, avec cent chevaliers & dix mille sergents à pied et à cheval : il lui brûlait sa terre & ravageait son pays & tuait ses vassaux²¹.

- 142 La phrase est calquée de très près sur le texte original ; elle en reprend la suppression de l'article (« faisait guerre »), la syntaxe en polysyndète, les faux amis (« merveilleuse », « barres », « sergents »), n'en traduisant en fait que le strict nécessaire (« brûlait » pour « argoit », « ravageait » pour « gastoit »). À ce stade de servilité envers le texte en ancien français (travers dans lequel Bédier tombe tout de même moins), on comprend le léger agacement de Pauphilet, qui traduira pour sa part :

En ce temps-là, Bougar, comte de Valence, faisait au comte de Beaucaire, qui avait nom Garin, une guerre épouvantable. Le soleil ne pouvait se lever sans le retrouver tournant autour des portes, des murs et des barrières de Beaucaire, avec cent chevaliers et dix mille sergents tant à pied qu'à cheval. Il brûlait, il ravageait, il massacrait²².

Réduction des réduplications synonymiques les plus voyantes, brisure de la phrase, méfiance envers les calques lexicaux (notons tout de même la conservation de « sergents ») contribuent à un allègement drastique de la formulation. Les trois propositions minimales de la dernière phrase sont particulièrement audacieuses ; et on aura remarqué l'heureuse élégance de la formule « le soleil ne pouvait se lever... ». En comparaison, la traduction de Jean Dufournet n'est de loin pas aussi bien parvenue à se dégager des pesanteurs de la phrase originale :

21 *Aucassin et Nicolette*, éd. Michaut (1901), n.p.

22 *Aucassin et Nicolette* suivi des *Contes du jongleur*, trad. Pauphilet, p. 18.

Le comte Bougar de Valence livrait au comte Garin de Beaucaire une guerre si violente, si effroyable et si mortelle qu'il ne se levait aucun jour sans qu'il se présentât aux portes, aux murs, aux barrières de la ville avec cent chevaliers et dix mille sergents à pied et à cheval : il lui brûlait sa terre, dévastait son pays, tuait ses gens²³.

Ce que Dufournet perd en élégance, il le regagne, certes, en précision, et son texte montre bien que quarante ans après Pauphilet le style quelque peu désinvolte de ce dernier a peut-être passé, aux yeux de certains, pour tout aussi démodé que ne le paraissent les imitateurs de Bédier aux yeux de Pauphilet lui-même. Gardons-nous cependant de généraliser la position de Dufournet, puisqu'on pourrait tout aussi bien évoquer la pratique de son contemporain Pierre Jonin. Celui-ci préconisait en effet de moderniser radicalement le vocabulaire des textes médiévaux dans les traductions, et s'attira les remarques moqueuses d'Eric Hicks qui estimait qu'« il traîne, dans le *Roland* de Pierre Jonin, je ne sais quel air d'Offenbach, anachronisme faux, né de la rencontre du mot juste et du faux ancien²⁴ ».

Mais Pauphilet n'a nullement ce genre de velléités. Si sa syntaxe est délibérément actualisée, son lexique reste en revanche très classique, comme l'illustre bien ce passage de la traduction d'un conte figurant dans le même recueil que son *Aucassin et Nicolette* :

L'écuyer part, retrouve le chevalier qu'on lui avait indiqué en premier, et lui fait son message. L'autre reçoit le gage et déclare d'abord qu'il s'en parera, que pour l'amour de sa dame chère il fera merveille en ce harnois²⁵.

On n'observe là aucun archaïsme à proprement parler, mais le respect des formules courtoises, qu'un traducteur plus moderne aurait peut-être été tenté de légèrement actualiser, est patent.

23 Jean Dufournet, dans *Aucassin et Nicolette*, trad. Dufournet, p. 45.

24 Eric Hicks, « Penser le Moyen Âge, ou du bon usage d'une terminologie abusive », *Études de Lettres* [revue de la faculté des Lettres de l'Université de Lausanne], 1, 2004, p. 3-19; repris dans *La Troublante Proximité des choses lointaines. Études de littérature médiévale*, Genève, Slatkine, 2004, p. 3-18, ici p. 8.

25 « D'une tunique de lin et de trois chevaliers », dans *Aucassin et Nicolette* suivi des *Contes du jongleur*, trad. Pauphilet, p. 93.

Dans la mesure, toutefois, où, comme on l'a rappelé plus haut, la pratique traductrice moderne ne trouve d'unité que dans son refus de ce que Pauphilet appelait « le style archaïsant, simpliste et attendri », il sera peut-être de meilleure méthode de créditer la traduction d'*Aucassin et Nicolette* par Pauphilet d'avoir réussi ce qu'elle prétendait faire, à savoir donner un premier coup de bélier à la prépondérance du style initié par Bédier. Nous ne savons pas ce qu'en a pensé ce dernier, mais il n'est peut-être pas interdit de considérer la réédition en 1936 par Mario Roques, en regard de sa propre édition, de la vénérable adaptation d'*Aucassin et Nicolette* par Jean-Baptiste La Curne de Sainte-Palaye comme une réponse un peu ironique aux audaces de la traduction de Pauphilet²⁶. Il faut en effet se souvenir que Roques fut le plus fidèle allié de Bédier dans la querelle du « bédierisme » éditorial²⁷, et qu'une telle façon de défendre le travail de son aîné serait bien dans sa manière : en rééditant cette traduction de 1752, qui, loin d'être, comme on pourrait le croire, une « belle infidèle » colle au contraire au texte de manière presque aussi précise que celle de Michaut, Mario Roques insinue que les libertés prises par Pauphilet auraient pu faire froncer les sourcils à l'érudit du XVIII^e siècle. Vu d'aujourd'hui, le procédé de Roques pourrait toutefois se retourner contre lui, car ce qui risque de lasser le lecteur moderne est bien davantage la servilité de Michaut et de La Curne que l'audace de Pauphilet.

De fait, si elle n'est pas parvenue, en son temps, à ébranler les automatismes de traducteurs et d'adaptateurs hypnotisés par la réussite du *Roman de Tristan et Iseut*, la traduction de Pauphilet a représenté une pierre d'attente sur laquelle ont pu durablement méditer les traducteurs plus récents. Telle quelle, elle reste un exemple de liberté formelle, au fond bien en phase avec l'impertinence calculée du texte original, dont on rappellera que ce n'est peut-être pas par hasard si nous n'en avons conservé qu'un unique manuscrit. À l'« inactuel »

26 *Aucassin et Nicolette. Chantefable du XIII^e siècle, transcrite d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Mario Roques. Avec une traduction du XVIII^e siècle par La Curne de Sainte-Palaye. Ymages et ornemens par Joseph Hémard, Paris, Librairie Lutetia, 1936.*

27 Voir Alain Corbellari, « Bédier au Cabaret Voltaire. La réception du bédierisme par ses premiers critiques », dans Craig Baker, Marcello Barbato, Mattia Cavagna et Yan Greub (dir.), *L'Ombre de Joseph Bédier. Théorie et pratique éditoriales au XX^e siècle*, Strasbourg, Éditions de linguistique et philologie, coll. « Travaux de littératures romanes. Études et textes romans du Moyen Âge », 2018, p. 139-154.

(au sens nietzschéen) du texte médiéval, dont on peut conjecturer qu'il n'a peut-être pas tout à fait rencontré son public au moment de sa composition, correspond celle de la traduction de Pauphilet qui – à l'inverse de celle engoncée, précieuse et trop littérale de Michaut – donne au texte, par sa syntaxe ailée, une réjouissante impertinence annonciatrice d'une libération future de la pratique traductrice des médiévistes.

Le fameux discours d'Aucassin décrivant tour à tour sa vision du paradis et de l'enfer servira ici de pierre de touche à notre démonstration. Michaut, toujours très proche de la syntaxe originale (lourdeurs comprises), le traduit ainsi :

En paradis ? Qu'ai-je à y faire ? Je ne cherche pas à y entrer : mais que j'aie Nicolette, ma très douce amie, que j'aime tant ! Car en paradis vont seulement ces espèces de gens que je vais vous dire. Ils y vont, ces vieux prêtres et ces vieux éclopés et ces manchots, qui, tout le jour et toute la nuit, restent à croppetons devant les autels et dans les vieilles cryptes, et ceux qui portent ces vieilles chapes élimées et ces vieilles robes râpées, qui sont nus, sans chaussures et nu-jambes, qui meurent de faim et de soif et de froid et de misère. Ceux-là vont en paradis ; avec eux je n'ai que faire. C'est en enfer que je veux aller !

Car en enfer vont les beaux clercs et les beaux chevaliers qui sont morts aux tournois et aux guerres brillantes, et les bons sergents et les nobles hommes : c'est avec eux que je veux aller. Et là vont les belles dames courtoises, qui ont deux amis ou trois outre leur mari ; et là vont l'or et l'argent et les fourrures, le vair et le gris ; et là vont harpeurs et jongleurs et ceux qui sont les rois de ce monde ; avec ceux-là je veux aller, pourvu que j'aie Nicolette ma très douce amie, avec moi²⁸ !

Le contraste avec la traduction de Pauphilet est ici encore éclatant, surtout dans la description moqueuse du paradis :

— En paradis ? Qu'ai-je à faire du paradis, pourvu que j'aie Nicolette, ma très douce amie ? Le paradis, c'est pour les vieux prêtres, pour les estropiés, bancroches et manchots qui jour et nuit rampent autour des autels, dans les cryptes moisies ; c'est pour les vieilles capes râpées, les guenilles crasseuses, pour les va-nu-pieds, sans bas ni chausse, pour les meurt-de-faim et les claque-dents !

28 *Aucassin et Nicolette*, éd. Michaut (1901), n.p.

Voilà ce qui va dans votre paradis : qu'ai-je à faire avec ces gueux ? C'est l'enfer qu'il me faut ! Là vont les clercs élégants, les beaux chevaliers morts dans les tournois et les grandes guerres magnifiques ; là vont les francs hommes et les sergents sans peur. Avec ceux-là je veux aller ! Et là-bas vont les jolies filles, les belles femmes fines qui ont deux ou trois amants, outre leurs maris ; là-bas va l'or et l'argent, et le vair et l'hermine, et les harpeurs et les jongleurs, toutes les grâces et les royautes du monde ! Là-bas je veux aller, pourvu que j'aie avec moi Nicolette, ma très douce amie²⁹.

146

On remarque une fois de plus que c'est moins dans le vocabulaire que Pauphilet se montre audacieux (encore que ses « meurt-de-faim » et ses « claque-dents » aient une couleur inconnue de Michaut ; mais par ailleurs il conserve sagement « sergents », et ses dames « fines » ne sont pas tout à fait transparentes au lecteur moderne) que dans le mouvement syntaxique : la répétition de « paradis » au début apporte du mordant à l'exclamation d'Aucassin, et l'expression « toutes les grâces et les royautes du monde », pour légèrement éloignée qu'elle soit du texte original, conclut avec une vigueur réjouissante la description des fastes de l'enfer.

À l'évidence, Pauphilet a voulu insuffler à sa traduction une vie dont il juge les travaux de ses collègues dépourvus ; son souci est moins de rendre immédiatement compréhensibles tous les mots qu'il utilise que de communiquer à son lecteur un élan qu'il n'est peut-être pas interdit de rapprocher de celui qu'Henri Bergson, à la même époque évoque dans ses cours, si populaires, du Collège de France³⁰. Je parlais plus haut de l'« inactualité » de sa démarche ; de fait, c'est bien un souffle quelque peu nietzschéen qu'il tente de faire passer dans sa traduction, et, à cet égard, le choix de l'irrévérencieux *Aucassin et Nicolette* n'est sans doute pas dû tout à fait au hasard ou aux seules circonstances éditoriales. De la même manière qu'il raillait la pudeur victorienne de Bédier, lequel, dans son *Tristan*, écrivait « entre mes bras³¹ » (là où l'Iseut de Bérroul évoquait l'espace « entre [s]es cuisses »), Pauphilet donne à la révolte

29 *Aucassin et Nicolette* suivi des *Contes du jongleur*, trad. Pauphilet, p. 26-27.

30 Sur la réception de Bergson, voir Jean-Louis Vieillard-Baron, *Le Secret de Bergson*, Paris, Le Félin, 2013.

31 *Le Roman de Tristan et Iseut*, adapt. Bédier, éd. Corbellari, p. 145.

d'Aucassin un ton d'urgence que n'exprime pas au même point un Michaut, ni même après lui un Dufournet. Pour être, malgré tout, de son temps, *l'Aucassin et Nicolette* de Pauphilet conserve une fraîcheur qui mériterait de le voir réédité, ne serait-ce que pour constater que cet anti-bédiériste convaincu a réussi à nantir sa traduction d'une aura libertaire dont notre postmodernité pourrait encore s'inspirer.

RÉSUMÉS/ABSTRACTS

Hilla KARAS et Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT,
Traduction et diachronie : enjeux théoriques

Résumé

Les traductions servent depuis toujours à communiquer et à transmettre un savoir et une culture. Malgré cette fonction d'agent médiateur, le traducteur a souvent été, et l'est fréquemment encore, dévalorisé. Ce numéro est consacré à la traduction diachronique interlinguale et intralinguale, laissant de côté d'autres documents secondaires considérés comme canoniques, y compris les éditions scientifiques, les commentaires critiques, les recherches universitaires tout comme les nombreuses adaptations pour enfants, dessins animés, opéras, etc. Les autrices abordent plusieurs problématiques importantes que le traducteur est susceptible de rencontrer dans son travail, quand il implique l'axe diachronique. Elles évoquent les difficultés qui surgissent dans le choix du texte source, tout particulièrement, quand le texte à traduire précède l'invention de l'imprimerie. Elles examinent la place du texte dans la culture cible ainsi que l'influence de l'usage des modèles littéraires à différentes périodes. Le statut ambivalent du traducteur est comparé à celui du philologue qui, lui, bénéficie d'une autorité scientifique particulière.

Abstract

Translations have always been used to communicate and transmit knowledge and culture. Despite their function as mediators, translators have often been, and still are, depreciated. This issue is dedicated to interlingual and intralingual diachronic translation of all kinds of literature, excluding other secondary and derived documents,

sometimes considered canonical, such as scientific editions, critical commentaries, academic research as well as many adaptations for children, cartoons, operas etc. The authors address several important issues that translators are likely to encounter when they bridge a diachronic gap. They discuss difficulties concerning the choice of source texts, especially when these precede the invention of print. They examine the cultural status of the target text as well as the influence of various literary models in different periods. The ambivalent position of the translator is compared to that of the philologist, who enjoys a unique and outstanding scientific authority.

236

Thierry PONCHON,

L'expression de la modalité épistémique dans la traduction par Jean de Meun (*Li livres de confort de Philosophie*) de la *Consolatio Philosophiae* de Boèce

Résumé

Les traductions d'œuvres latines à la fin du Moyen Âge apparaissent comme un corpus particulièrement intéressant pour étudier les processus d'évolution lexicale et syntaxique, et notamment la transposition de la modalité épistémique du latin à l'ancien français. C'est à partir de la célèbre traduction de la *Consolation* de Boèce par Jean de Meun (fin XIII^e siècle – début XIV^e siècle) que cette analyse est menée, pour montrer d'une part la complexité du travail du traducteur dans son expression de la modalité épistémique à l'aide d'une étude fondée sur les graphes sémantiques et pour apporter d'autre part une réflexion théorique et méthodologique sur la modalité épistémique dans la diachronie.

Abstract

The translations of Latin works at the end of the Middle Ages appear as a particularly interesting corpus for studying the processes of lexical and syntactic evolution and in particular the transposition of the epistemic modality from Latin to Old French. It is from the famous translation of the *Consolatio* of Boethius by Jean de Meun (late 13th century – early 14th century) that this analysis is carried out, to show on the one hand the

complexity of the work of the translator in his expression of the epistemic modality using a study based on semantic graphs and to bring on the other hand a theoretical and methodological reflection on epistemic modality in a diachronic perspective.

Revital REFAEL-VIVANTE,

Préface du traducteur hébreu médiéval aux œuvres littéraires étrangères au Moyen Âge

Résumé

L'activité des traducteurs juifs se développa à partir du XII^e siècle et se poursuivit jusqu'au XV^e siècle. La demande de traductions depuis l'arabe vers hébreu s'est fait sentir en Espagne, à la fin du XII^e siècle, lorsque la culture andalouse a fini par se répandre parmi de nombreux juifs qui ne parlaient pas l'arabe. Pourtant, l'attitude à l'égard des traductions était pour le moins ambiguë. La popularité croissante de la littérature étrangère incita de nombreux écrivains en langue hébraïque, qui s'opposaient à la quête de la culture étrangère, à écrire des œuvres originales en hébreu, marquant ainsi leur opposition à l'acte de traduction même. À travers cette étude, l'auteur tente de déterminer la raison pour laquelle les traducteurs ont poursuivi leur activité malgré l'ambivalence manifeste que suscitait leur labeur. Les traductions hébraïques de belles-lettres du Moyen Âge sont étudiées d'un point de vue des œuvres originales. L'analyse des introductions permet à l'auteur de comprendre la nature des obstacles rencontrés par les traducteurs pendant leur travail et leurs moyens de les surmonter. Les introductions informent le locuteur des motivations et des inclinations du traducteur. Elles dévoilent la complexité que comprend l'abord de la littérature étrangère et la manière par laquelle cette dernière a été adaptée au public juif. Trois introductions différentes sont analysées : celle précédant *Le Fils du roi et le moine* (XIII^e siècle) d'Abraham Ibn Hasdai ; l'introduction de Jacob ben Elazar à *Kalila et Dimna* (XIII^e siècle) ; puis celle du *Traité sur les animaux* par Kalonymus ben Kalonymus (XIV^e siècle). Il est clair que pour déceler l'essence d'une traduction, la comparaison avec l'œuvre originale s'impose.

Abstract

The activities of the Jewish translators began to develop in the 12th and 13th centuries, and continued throughout the Middle Ages, until the 15th century. The need for translations from Arabic to Hebrew began in early Christian Spain at the end of the 12th century, as a result of the dissemination of Andalusian culture among Jews who did not know Arabic. However, the attitude towards these translations was ambivalent. The popularity of foreign literature motivated Hebrew writers who opposed the pursuit of foreign culture to write original works in Hebrew, thus expressing criticism of the very act of translation. In this essay the author tries to understand why the translators kept on with their translations despite this ambivalence and the contradictory approach to their work. This is achieved by examining the Hebrew translations of medieval *belles-lettres* classics, focusing on their point of view. From the analysis of the introductions, one may learn of the problems faced by the translators in their work and their way of solving them. Moreover, the introductions inform us of the translator's motives and tendencies, as well as the complex approach to the foreign literature and the manner in which it was made suitable for the Jewish audience. Three introductions will be discussed: Abraham Ibn Hasdai's introduction to *The King's son and the Monk* (13th century); the introduction of Jacob ben Elazar to *Kalila and Dimna* (13th century); and the introduction of Kalonymus ben Kalonymu's *Treatise on Animals* (14th century). Because of its complex nature, the task of translation requires the translator to relate to the author's introduction of the original work. A comparison of this endeavor to the translator's own introduction is imperative to fully understand the complexity of this new creation.

Tovi BIBRING,

« Quand les loups étaient trilingues » :

Questions de traduction et d'interprétation d'une fable médiévale

Résumé

En mettant en parallèle les trois versions d'une fable, « Le loup à l'école », l'article interroge l'acte de *translatio* de ce *topos*. La proximité de production de ces textes médiévaux, dans l'espace et dans le temps, justifie la comparaison qui permet de mettre au jour des différences qui révèlent à la fois l'influence du milieu culturel, l'intention sous-jacente dans la morale de l'histoire, avec bien sûr les questions linguistiques que cela présuppose. Ainsi examinera-t-on trois propositions : la fable de Marie de France, considérée comme l'archétype, le texte de Berechiah ben Rabbi Natronai ha-Naqdan, en hébreu, tiré de son recueil *Mishlei Sh'ualim* et celui d'un auteur anonyme, en latin, dans le *Le Dérivé complet du Romulus anglo-latin*. Les trois textes ont été écrits entre le XII^e et le XIII^e siècle. La question du milieu dans lequel évolue chaque auteur joue un rôle important : Marie de France et l'auteur anonyme donnent des versions que l'on dira « chrétiennes » et ils s'inscrivent dans un parcours religieux. Berechiah s'adresse à une communauté intellectuelle érudite et les références religieuses sont gommées. Il s'agit aussi d'interprétation : dans quel but apprendre à lire à un loup ? Apprendre à lire ou à parler ? entendre et/ou comprendre ? Cela a des répercussions sur la manière de *translater* les fables. La perspective morale varie d'un texte à l'autre et suggère par exemple l'apprentissage de l'altérité ou la réflexion sur l'acquis et l'inné. Un simple récit donne lieu à des lectures différentes, révélatrices des préoccupations des auteurs.

Abstract

By comparing three versions of a fable “The Wolf at School,” this article questions the act of *translatio* of this *topos*. The proximity of the production of these medieval texts, both in space and time, justifies the comparison, allowing us to examine the similarities and differences that simultaneously reveal the influence of the cultural milieu, the implied

meaning of the tale's moral, and of course the linguistic questions that this presupposes.

Thus, we will examine three versions of "The Wolf at School": the fable written by Marie de France, considered as the archetype, the text by Berechiah ben Rabbi Natronai ha-Naqdan, in Hebrew, from his collection *Mishlei Sh'ualim*, and that of an anonymous author, written in Latin, extant in the LBG collection (*Le Dérivé complet du Romulus anglo-latin*). All three texts were written between the 12th and 13th century. The social surroundings in which each of the texts was written plays an important role in this comparison: Marie de France and the anonymous author's versions may be considered "Christian" and are somewhat related to religion. Berechiah addresses a scholarly intellectual community and his text does not contain religious references. The article is also about interpretation: for what purpose should a wolf learn to read? Learn to speak? to listen? The answers to these questions impact and influence how the questions should be interpreted. The moral perspective varies from version to version and suggests, for example, the learning of otherness or a reflection on the acquired and the innate. Therefore, a seemingly simple story gives rise to different readings, revealing the different author's concerns.

240

Alain CORBELLARI,

Michaut, Pauphilet... et Bédier: la querelle d'*Aucassin et Nicolette*

Résumé

Aucassin et Nicolette est, depuis ses premières rééditions au XVIII^e siècle, l'un des récits français médiévaux les plus populaires parmi les lecteurs modernes. En 1932, Albert Pauphilet en publie une traduction visiblement dirigée contre celle de Gustave Michaut, publiée en 1901, et alors récemment rééditée (1929). La traduction de Pauphilet, très modernisante, est en même temps une machine de guerre contre le style de traduction proposé par Joseph Bédier dans son *Roman de Tristan et Iseut* (1900), style usant d'un archaïsme modéré inspiré du français classique, et qui régnait alors à peu près sans partages sur les

réécritures modernes de la littérature médiévale. C'est de cette (modeste) querelle que l'on tente ici de cerner les tenants et aboutissants, en déroulant les implications jusque dans des traductions plus récentes, car le problème du style choisi, dans une pratique qui reste intralinguale, est aujourd'hui plus actuel que jamais. Si la pratique bédieriste a largement été abandonnée, la question du rapport entre une langue moderne et ses états plus anciens continue d'interroger la viabilité même des littératures médiévales.

Abstract

Aucassin and Nicolette is, since his first reissues in the 18th century, one of the most popular medieval French stories among modern readers. In 1932, Albert Pauphilet published a translation visibly directed against that of Gustave Michaut, published in 1901, and then recently reprinted (1929). The translation of Pauphilet, very modernizing, is at the same time a machine of war against the style of translation proposed by Joseph Bédier in his *Roman de Tristan and Iseult* (1900), style using a moderate archaism inspired by classical French, and which then reigned almost without sharing the modern reinterpretations of medieval literature. It is from this (modest) quarrel that we attempt here to define the ins and outs, by unrolling the implications even in more recent translations, because the problem of the chosen style, in a practice that remains intra-lingual, is today more relevant than ever. While the bedierist practice has largely been abandoned, the question of the relationship between a modern language and its older states continues to question the viability of medieval literatures.

Nitsa BEN-ARI,

Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut

Résumé

Depuis la théorie des « belles infidèles » datant du XVII^e siècle, la fidélité en traduction devint un point d'intérêt majeur. Cet intérêt souleva nombre de métaphores basées sur le genre, attribuant pour l'essentiel à

la source (à l'auteur) des caractéristiques masculines d'autorité, tout en féminisant la traduction. Au XVIII^e siècle, les « femmes des Lumières » se tournèrent vers l'écriture, et la traduction put alors leur servir de tremplin. La langue offrit aux femmes l'occasion de se réinventer. Aux XIX^e et XX^e siècles, la demande pour cette profession/art augmenta, et les femmes y jouèrent un rôle croissant. Les théories postcoloniales de traduction datant de la fin du XX^e siècle sondèrent l'identité et la loyauté du traducteur, alors que des chercheuses féministes spécialistes de la traduction bataillèrent pour restreindre les métaphores consensuelles de genre. Dans ce contexte, et gardant à l'esprit la connotation négative de la traduction dans la tradition juive, cet article souhaite retracer la voie suivie par des traductrices vers l'hébreu, du XVIII^e au XXI^e siècle, afin de déterminer si les métaphores de genres perdurent encore aujourd'hui, et dans quelle mesure le statut des traductrices a évolué.

Abstract

Since the “belles infidèles” theory from the 17th century, fidelity in translation has become a major concern. This concern has given rise to numerous gender metaphors, the main one granting the source (author) male attributes (authority), while equating the translation with the female. In the 18th century, however, Enlightened women took to writing, and translating would more often than not serve as a stepping stone to it. Language became an opportunity for women to reinvent themselves. The 19th and 20th centuries saw an accelerated demand for the art/profession of translation, in which women played a growing part.

Post-colonial translation theories of the late 20th century probed the translator's identity and loyalty, while feminist translation researchers fought to undercut the consensual gender metaphors. Yet the metaphors persisted.

On this backdrop, and bearing in mind the marked negative hue accompanying translation in the Jewish tradition, this article would like to trace the path female translators into Hebrew took from the 18th century onto the 21st, and use it as a test-case to determine whether gender metaphors still persist, and whether women translator's status has undergone a change.

Sara RALIĆ,

Métanarration, métalepse et métalangage dans l'œuvre de David Albahari et chez ses traducteurs

Résumé

Cet article cherche à discerner les indices de la voix du narrateur dans trois œuvres de David Albahari et, en particulier, les fonctions de trois phénomènes marquant son écriture : métanarration, métalepse et métalangage. Phénomènes narratifs et phénomène discursif, connus pour leurs effets humoristiques et ludiques, provoquent sous la plume d'Albahari le malaise existentiel et la mise en question de la notion de réalité. À travers ces trois phénomènes, le narrateur développe le sujet principal de ses récits qui est le doute sur le pouvoir du langage et atteint l'objectif de sa narration qui est l'exploration de la forme littéraire. L'analyse du corpus fait ressortir la portée des fonctions métanarratives et l'étendue des conséquences de l'effet métaleptique. Du point de vue de la traduction, la relation entre la voix du narrateur du texte et la voix du narrateur de la traduction est examinée, ainsi que les conséquences de la subjectivité du traducteur sur les trois phénomènes en question et, conséquemment, sur l'effort d'interprétation attendu du lecteur. Non seulement la non-restitution de ces phénomènes nuit à la dimension stylistique de l'œuvre traduite, mais encore elle nuit à l'organisation textuelle du récit, altère la relation du lecteur à la fiction et anéantit les effets multiples et complexes nés de la confusion troublante entre la pensée et la réalité dont cette dernière est la représentation.

Abstract

This article aims to discern the indicators of the narrator's voice in three pieces of work by David Albahari and, in particular, the functions of three phenomena marking his writing: metanarration, metalepsis and metalanguage. These narrative phenomena and discursive phenomenon, known for their humorous and playful effects, provoke under Albahari's pen the existential malaise and the questioning of the notion of reality. Through these three phenomena, the narrator develops the main subject

of his narratives, which is the doubt about the power of language, and reaches the objective of his narration, which is the exploration of the literary form.

The corpus analysis highlights the significance of metanarrative functions and the extent of the consequences of the metaleptic effect. From the point of view of translation, the relationship between the narrator's voice of the text and the narrator's voice of the translation is examined, as well as the implications of the translator's subjectivity on the three phenomena in question and, consequently, on the interpretative effort expected from the reader. Not only does the non-restitution of these phenomena undermine the stylistic dimension of the translated work, but it also harms the textual organization of the narrative, alters the reader's relationship to fiction and destroys the multiple and complex effects resulting from the disturbing confusion between the thought and the reality, of which the latter is the representation.

244

Olivier SOUTET,

Traduire pour lire, traduire pour dire. Quelques considérations linguistiques sur le rôle de la traduction du missel de Trente au missel de Vatican II

Résumé

Nous nous proposons de traiter dans la présente contribution des traductions françaises de la messe selon les deux formes du rite romain actuellement en vigueur dans l'Église catholique. Au-delà des problèmes, dirons-nous techniques, à la frontière de la traductologie et du débat doctrinal, soulevés par cette confrontation, cette contribution s'attachera à mettre en évidence un fait fondamental : la modification du rôle et de la portée de la traduction liturgique lorsque les langues vernaculaires se substituent au latin comme langues liturgiques. De fait, aussi longtemps que la langue latine est langue de la liturgie romaine, les traductions ne sont guère plus que des aides à la lecture ; en revanche, la promotion des langues vernaculaires au rang de langues d'expression liturgique entraîne une conséquence qu'on peut prévoir être une difficulté : l'idiome

vernaculaire est promu au rang de forme linguistique chargée d'exprimer un contenu par nature fixé et, sauf modification doctrinale dictée par le magistère, intangible, tout en restant langue de communication courante, ce qui signifie exposé aux changements discursifs.

Abstract

We are dealing in this contribution with French translations of the Mass according to the two forms of the Roman rite currently in force in the Catholic Church. Beyond the problems, we will say technical, on the border of the translation and the doctrinal debate, raised by this confrontation, this contribution will focus on highlighting a fundamental fact: the modification of the role and the scope of the liturgical translation when vernacular languages are substituted for Latin as liturgical languages. In fact, as long as the Latin language is the language of the Roman liturgy, translations are little more than aids to reading. On the other hand, the promotion of vernacular languages as liturgical languages has a consequence that can be expected to be a difficulty: the vernacular idiom is promoted to the rank of a linguistic form responsible for expressing a fixed content and, except for doctrinal modification dictated by the Roman authority, intangible, while remaining language of current communication, which means exposed to the discursive changes.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)

Françoise BERLAN (Sorbonne Université)

Mireille HUCHON (Sorbonne Université)

Peter KOCH (Universität Tübingen)†

Anthony LODGE (Saint Andrews University)

Christiane MARCHELLO-NIZIA (École normale supérieure-LSH, Lyon)

Robert MARTIN (Sorbonne Université/Académie des inscriptions et belles-lettres)

Georges MOLINIÉ (Sorbonne Université)†

Claude MULLER (Université Bordeaux Montaigne)

Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)

Gilles ROUSSINEAU (Sorbonne Université)

Claude THOMASSET (Sorbonne Université)

COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Sorbonne Nouvelle)

Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Jean Jaurès)

Annie BERTIN (Université Paris Nanterre)

Claude BURIDANT (Université de Strasbourg)

Maria COLOMBO-TIMELLI (Università degli Studi di Milano Statale)

Bernard COMBETTES (Université de Lorraine)

Frédéric DUVAL (École nationale des chartes)

Pierre-Yves DUFEU (Aix-Marseille Université)

Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense de Madrid)

Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)

Christine SILVI (Sorbonne Université)

André THIBAUT (Sorbonne Université)

COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Sorbonne Université),

Directeur de la publication

Joëlle DUCOS (Sorbonne Université/EPHE),

Trésorière

Stéphane MARCOTTE (Sorbonne Université),

Secrétaire de rédaction

Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne),

Secrétaire de rédaction

Antoine GAUTIER (Sorbonne Université),

Diffusion de la revue

TABLE DES MATIÈRES

Traduction et diachronie : enjeux théoriques Hilla Karas & Hava Bat-Zeev Shyldkrot.....	7
L'expression de la modalité épistémique dans la traduction par Jean de Meun (<i>Li Livres de confort de Philosophie</i>) de la <i>Consolatio Philosophiæ</i> de Boèce Thierry Ponchon.....	27
Préface du traducteur hébreu médiéval aux œuvres littéraires étrangères au Moyen Âge Revital Refael-Vivante.....	71
« Quand les loups étaient trilingues » : questions de traduction et d'interprétation d'une fable médiévale Tovi Bibring.....	109
Michaut, Pauphilet... et Bédier : la querelle d' <i>Aucassin et Nicolette</i> Alain Corbellari.....	135
Les traductrices : métaphores de genre et combat de statut Nitsa Ben-Ari.....	149
Métanarration, métalepse et métalangage dans l'œuvre de David Albahari et chez ses traducteurs Sara Ralić.....	169
Traduire pour lire, traduire pour dire. Quelques considérations linguistiques sur le rôle de la traduction du missel de Trente au missel de Vatican II Olivier Soutet.....	213
Résumés/Abstracts.....	235

